



HAL
open science

L'usage du téléphone portatif comme expérience sociale

Francis Jauréguiberry

► **To cite this version:**

Francis Jauréguiberry. L'usage du téléphone portatif comme expérience sociale. Réseaux : communication, technologie, société, 1997, Usages de la téléphonie, 82-83, pp. 149-164. 10.3406/reso.1997.3061 . hal-01671113

HAL Id: hal-01671113

<https://hal.science/hal-01671113>

Submitted on 5 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'usage du téléphone portatif comme expérience sociale

Francis Jauréguiberry

Citer ce document / Cite this document :

Jauréguiberry Francis. L'usage du téléphone portatif comme expérience sociale. In: Réseaux, volume 15, n°82-83, 1997. Usages de la téléphonie. pp. 149-165;

doi : <https://doi.org/10.3406/reso.1997.3061>

https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1997_num_15_82_3061

Fichier pdf généré le 11/04/2018

Résumé

Loin de se réduire à un seul type de conduite utilitaire, l'usage du téléphone portatif renvoie à une expérience complexe. Derrière la singularité des comportements individuels, trois grandes logiques d'action sociale sont à l'œuvre : une logique d'intégration et de reconnaissance dans un système d'appartenance réticulaire et technologique ; une logique utilitaire, de gain et de puissance dans un système de concurrence et de compétition ; et une logique de prise de distance et d'autonomie dans un système de subjectivation. L'expérience du branché apparaît comme un constant effort d'imagination visant à mettre en cohérence des aspirations de nature hétérogène. Le branché gère cette hétérogénéité par des conduites d'ajustement : zapper, qui est un appel à la fluidité, à l'immédiateté et à l'ubiquité ; filtrer, qui s'apparente à une prise de recul rusée ; et préserver qui vise avant tout à défendre une authenticité.

Abstract

Far from amounting to a single type of utilitarian practice, use of the mobile telephone is a complex experience. Behind the singularity of individual behaviour, three main logics of social action are involved: a logic of integration and recognition in a system of reticulate and technological belonging; a utilitarian logic of profit and power in a competitive system; and a logic of distancing and autonomy in a system of subjectification. The mobile user's experience seems to be a constant effort of the imagination, aimed at achieving the coherence of heterogeneous aspirations. She manages this heterogeneity through forms of accommodation: zapping, which is a way of achieving fluidity, immediacy and ubiquity; filtering, which resembles a clever way of standing back; and preserving, which aims above all at defending a form of authenticity.

L'USAGE DU TÉLÉPHONE PORTATIF COMME EXPÉRIENCE SOCIALE

Francis JAURÉGUIBERRY

Les quelques pages qui suivent sont directement inspirées par une série de recherches menées durant trois ans auprès d'importants utilisateurs de téléphones portatifs à Paris, Strasbourg et Toulouse (1). Notre approche s'est d'entrée inscrite dans la démarche qui, durant les années 80 en France, a rompu avec les études d'impacts qui avaient jusque-là dominé la sociologie des nouvelles technologies de communication. En réhabilitant les usagers dans leur capacité d'acteurs, cette démarche a permis d'aborder les nouvelles technologies de communication non plus simplement comme des sortes d'arrosoirs comportementaux dont l'eau serait puisée en dehors du social, ou comme de banals objets de consommation qui seraient acceptés ou refusés suivant les modes de fonctionnement des milieux sociaux récepteurs, mais comme de véritables outils de production d'usages, de contenus, de représentations et de comportements sociaux. Au-delà de l'évaluation des services et usages prévus par les promoteurs de ces nouveaux outils, ce sont les pratiques sociales effectives et les savoir-faire concrets qui ont retenu l'atten-

tion, l'étude des procédures inédites d'utilisation en disant long sur la façon dont, d'objet de consommation, l'innovation devient outil concret de travail ou de convivialité et, au-delà, de production du social (2).

Mais l'approche ici proposée pousse encore plus loin cette attitude d'écoute et d'observation : elle part directement de l'expérience des usagers. Par expérience, nous n'entendons ni une situation partagée (qui serait ici platement définie par la possession d'un téléphone portatif), ni un type d'usage commun (téléphoner en public par exemple), mais le fait d'être renvoyé à de mêmes émotions, sentiments, tensions ou questionnements lorsque les moments d'ubiquité médiatiques se multiplient. L'expérience dont il est ici question concerne donc la subjectivité spécifique de l'acteur « branché ». Lisant cela, on pourrait penser que l'approche proposée est de nature psychologique. En effet, cette subjectivité est bien personnelle : chacun vit de façon individuelle le fait d'être « ici et ailleurs à la fois », c'est-à-dire avec ses sentiments, ses états d'âme, ses prédispositions psychologiques. Il s'agit donc bien, dans chaque cas, d'une expérience individuelle. La diversité des premiers témoignages, lorsque l'on interroge les utilisateurs du téléphone portatif, le prouve bien. Mais ce n'est pas le caractère singulier des expériences individuelles que nous avons retenu. Nous sommes certes partis de ce qui touchait directement les individus, de ce qu'ils éprouvaient personnellement, mais nous n'avons privilégié que ce qui, dans leur expérience, renvoyait à quelque chose de commun avec celle que vivaient les autres. La subjectivité du branché est certes bien individuelle, mais elle se construit en regard de logiques qui, elles, sont sociales. Si la façon de se situer et d'articuler ces logiques est chaque fois particulière et unique, ce n'est que dans la mesure où le matériau de cette « façon »

(1) Ces recherches ont été financées par le CNET et le CNRS, et menées avec la collaboration de François Menard, Liliane Sochacki et Sandy Torres au sein du SET (Société Environnement Territoire, unité mixte de recherche 5603 du CNRS - Université de Pau).

(2) Voir par exemple les travaux de D. BOULLIER, Ch. de GOURNAY, J. JOUËT, M. MARCHAND, P.-A. MERCIER, P. MALLEIN, Y. TOUSSAINT, ainsi que notre étude sur les usagers du visiophone à Biarritz (1989).

est social que cette même « façon » – autrement dit l'expérience – devient objet de sociologie. Je ne fais ici que reprendre l'approche que François Dubet fait de l'expérience sociale lorsqu'il la définit comme « la combinaison subjective, réalisée par les individus, de plusieurs types d'action », et lorsqu'il précise que ces types d'action renvoient à des systèmes sociaux qui pré-existent à l'individu : « les expériences sociales sont des combinaisons subjectives d'éléments objectifs » (3).

Notre approche des usagers du téléphone portable a donc d'abord consisté à repérer ce qui, au-delà de la singularité de leur comportement individuel, relevait du socialement cernable. Au départ, nous n'étions rien moins que sûr d'aller au-delà du repérage d'archétypes de conduite. Car, même si nous en faisons l'hypothèse, rien ne permettait d'affirmer que l'expérience d'ubiquité médiatique liée à l'usage répété de téléphones portatifs relevait aussi d'une expérience sociale, c'est-à-dire renvoyait à des logiques d'action générales. Ce n'est que l'accumulation de différents terrains de recherche, et surtout le fantastique « laboratoire d'analyse sociale » que représente la méthode d'intervention sociologique, qui nous a permis : d'une part de passer de la singularité des témoignages à la détermination d'archétypes de conduite, et d'autre part de lire ces conduites comme des combinaisons particulières de logiques d'action générales (4).

La méthode d'intervention sociologique consiste à réunir plusieurs groupes d'une dizaine de personnes engagées dans une même mobilisation, partageant des mêmes convictions ou vivant une même expérience, durant des séances d'environ deux heures chacune (5). Le but est, en un premier temps, de les faire témoigner sur cette expérience. Les sociologues s'efforcent de provoquer une synergie des témoignages :

les réflexions d'un participant suscitant par exemple les remarques d'un autre et l'avis d'un troisième. Il faut que chacun puisse reconnaître en partie la structure de son expérience dans le témoignage des autres. Cette « mise en miroir » des expériences individuelles est une des richesses de la méthode d'intervention sociologique. Nous avons en effet constaté à maintes reprises que, sans le témoignage d'un des participants repris par un autre, il ne nous serait sans doute jamais venu à l'idée de poser telle ou telle question, question se révélant pourtant importante pour la compréhension du sujet. Or, ce qui a été le plus « reconnu », ce qui a le plus « fait miroir », ne fut ni un style de vie particulier, ni une « culture » distincte, ni même un comportement singulier : trop de différences existaient entre les présents pour qu'une figure empirique commune de l'expérience d'ubiquité médiatique permise par l'usage du téléphone portable puisse être dégagée. La seule chose qui est apparue comme réellement partagée fut l'hétérogénéité des logiques constitutives de cette expérience. C'est-à-dire l'impossibilité, pour chacun des présents, de la réduire à un seul mode de comportement. Par exemple, lorsque nous avons abordé la question de la gestion du temps, il est très vite apparu qu'au-delà de la spécificité de chacun, l'expérience d'ubiquité médiatique renvoyait principalement à deux logiques : utilitaire – de gain, de vitesse et d'efficacité – d'un côté, et critique – de prise de distance, d'autonomie et de volonté de préserver un temps à soi – de l'autre. Ce qui était partagé – ce qui « faisait miroir » – n'était pas les conduites alors individuellement adoptées pour gérer la tension entre ces deux logiques – encore que des recouvrements étaient évidemment observables et donc cataloguables – mais la nécessité ou la volonté même de coordonner ces

(3) DUBET, 1994, pp. 135-136.

(4) Sur ce thème, voir JAURÉGUIBERRY, 1997a.

(5) Quatre groupes ont été constitués à partir d'échantillons (tirés au hasard et fournis par France Telecom) « d'importants utilisateurs » de téléphones portatifs (usage supérieur à la moyenne de la zone de référence). Sauf exceptions, les participants étaient masculins, d'âge moyen et de catégories socioprofessionnelles plutôt supérieures. L'ensemble des citations apparaissant dans ce texte sont extraites des comptes rendus des deux groupes de Toulouse. Parallèlement, 28 entretiens individuels ont été effectués.

deux logiques. Ce qui était commun n'était pas les réponses mais les tensions et les questions auxquelles l'expérience renvoyait (6).

En un second temps, il s'agit de passer d'une dynamique de témoignage à une dynamique de connaissance. Ceci implique pour les participants de pouvoir prendre de la distance vis-à-vis de leurs propres pratiques et sentiments. Cette prise de distance est facilitée par trois données méthodologiques. La première est la durée de l'intervention (3 à 4 mois pour chaque groupe) et le nombre de séances (6 à 8) qui permettent aux choses de mûrir, aux questions de se formuler et aux interprétations de s'esquisser. La seconde est le fait, pour chaque participant, de pouvoir lire, quelques jours avant chaque séance, le texte complet de ce qui s'est dit durant la séance précédente. A cette fin, toutes les séances sont enregistrées. Les enregistrements sont ensuite décryptés puis dactylographiés, et les textes régulièrement expédiés par courrier à chaque participant. Enfin, les sociologues encouragent constamment les efforts de réflexion des groupes par des questions et le développement d'hypothèses. Chaque séance est préparée en fonction de ce qui s'est dit précédemment, de la problématique centrale et des hypothèses forgées à partir de la dynamique de connaissance enclenchée.

En un troisième et dernier temps, les sociologues font part aux groupes de leurs résultats d'analyse afin de les faire valider ou contester de façon constructive. Un débat s'instaure alors entre sociologues intervenants et acteurs analysants. La connaissance dégagée lors d'une intervention sociologique n'est jamais que le récit de ce va-et-vient entre l'énonciation d'hypothèses par les sociologues et leur valida-

tion ou reformulation par les participants. De ce récit, nous avons choisi de ne présenter ici que les résultats les plus formels, c'est-à-dire les trois logiques d'action (utilitaire, critique et d'intégration) constitutives de l'expérience du « branché », et la façon dont ces logiques se donnent majoritairement à vivre dans leurs combinaisons à travers les conduites de zapping, de filtrage et de préservation (7).

Une logique utilitaire : être efficace

L'utilitarisme est la logique d'action qui, la première, se donne à voir dans le témoignage des branchés. Le téléphone portable est utilisé dans un souci d'efficacité, de gain et de rentabilité. Il s'agit de gérer l'urgence, de rentabiliser les temps morts, de rationaliser les tâches en temps réel, bref d'être performant. Le fait de pouvoir être simultanément dans deux endroits (l'un physiquement, l'autre médiatiquement) décuple les possibilités d'action, donc de gain éventuel. Le type de communication qui correspond à cette logique est presque toujours utilitaire, instrumental et informatif. Le jeu et la stratégie définissent le mieux le type de conduite adopté.

Cette logique d'action a été rapportée à un système d'interdépendance fort, avant tout décrit sous la forme de notre système économique de compétition où tout est à la fois lié et concurrentiel. La généralisation de l'information en temps réel conduit à un branchement constant et à des délais de réponse chaque fois plus courts : il n'est plus possible d'être à la fois compétitif et hors des synapses (réseaux de télécommunication) de ce système désormais mondial.

Durant les deux séances d'analyse des logiques constitutives de l'expérience du

(6) Tensions qui permet d'apporter, rétrospectivement, une réponse à la question de la participation à nos groupes : comment se fait-il que des personnes, dont une des caractéristiques est d'être constamment pressé, aient accepté de dégager autant de temps pour participer à notre recherche ? Sans doute parce que l'usage de ces « outils d'ubiquité » les renvoyait à des problèmes inédits pour lesquels elles n'avaient pas de réponse. Elles sentaient, souvent confusément, que ces problèmes n'étaient pas spécifiquement personnels, qu'ils relevaient certainement de questions plus sociales. Mais leur expérience ne leur permettait guère d'aller plus loin dans cette voie. La recherche leur a précisément offert la possibilité de traiter ces problèmes : non pas de façon individuelle, mais collective avec des personnes partageant les mêmes tensions.

(7) Pour, en amont, la description des usages et, en aval, la présentation des enjeux sociaux qu'une telle expérience suscite, voir JAURÉGUIBERRY, 1997b.

branché, ce système a été décrit par les groupes comme le plus fort, le plus structurant, le plus influant sur les conduites de téléphonie mobiles adoptées.

« Je crois que la première logique utilitaire est une logique dans laquelle l'articulation entre le désir et la contrainte sociale est extrêmement forte. C'est-à-dire qu'on est dans quelque chose qui nous structure, et puis on se débrouille par rapport à ça et, apparemment, on se débrouille de différentes manières. Mais cette logique nous est imposée de l'extérieur comme une contrainte : contraintes du système économique, du marché... les contraintes du monde d'aujourd'hui. »

« Il y a peut-être des pensées qui ne sont pas uniques, mais je crois qu'il y a quand même des règles de fonctionnement et de régulation macro-économiques et sociales qui s'imposent aujourd'hui à tous. Et ces règles on les a retrouvées à notre manière dans les conversations qui ont eu lieu au cours des dernières séances : la rapidité, l'efficacité, la rentabilité, l'utilitarisme. »

« Ce système, c'est sûr, il nous est imposé, mais c'est nous qui le faisons marcher, on y participe, on a envie d'être efficace, de gagner de l'argent... »

« Il y a cet environnement économique, lourd, dur, qui fait qu'on doit être efficace. »

« Dans ce système économique, on se dit qu'il faut ces outils pour aménager le temps et après, là, il y a la dérive sur les désirs d'ubiquité, etc. »

Une logique critique : être autonome

Au fur et à mesure que les témoignages s'accumulaient autour de la première logique d'action, des réactions contradictoires apparaissaient dans les groupes. A plusieurs reprises, des personnes, qui venaient de développer quelques instants auparavant une approche utilitariste, se mettaient à reprocher à d'autres leur vision trop rentabiliste de la réalité, et... réciproquement quelques instants plus tard. Il est

donc vite apparu qu'une seconde logique d'action traversait leur expérience d'ubiquité médiatique et que tous, plus ou moins, la mettaient en œuvre à côté de la première.

Cette logique se définit en regard de la première par un mouvement de dégagement, si ce n'est de résistance : l'individu refuse que son action de branché puisse se résumer à de l'utilitarisme, du calcul et de la rationalité compétitive. C'est avant tout une prise de distance, une revendication d'autonomie, une volonté de ne pas entièrement correspondre au rôle de parfait gestionnaire que le système économique – et une part de lui-même – s'accorde à lui voir jouer. Cette logique renvoie à la notion de sujet – d'acteur autonome de sa propre vie – propre à la modernité. Celle-ci permet à l'individu de se « regarder de l'extérieur » et de concevoir sa vie non seulement comme déterminée par son héritage et par son insertion dans le système d'interdépendance, mais aussi comme produit de sa réflexivité et de sa liberté individuelle (8).

« Quand on est pris dans cette spirale de portable, de télécommunications tous azimuts, c'est vrai, il faut prendre de la distance. Il faut se poser et se dire : “ Attention, ne te laisse pas avoir. ” Alors, c'est peut-être une forme de résistance. »

« On se fait gérer par des tas de choses extérieures, par exemple tous ces moyens de télécommunication... Et quand on décide de prendre un peu le large, de ne pas se laisser envahir, ce n'est pas une méfiance. C'est juste se dire qu'on a aussi le droit à [sa tranquillité], à mener sa vie comme on l'entend. »

« Je prends cette logique comme un postulat de l'homme moderne en Occident. Maintenant, le fait d'avoir une distance, c'est aussi parce qu'on ne veut pas se sentir dominé, on veut garder sa propre réflexion, son libre arbitre. Ça fait aussi partie de notre mentalité. S'il n'y a pas ça, c'est fini... Soit on régresse, soit on perd le contrôle, la vision ou la conscience de ce qu'il y a en face, et alors c'est le tourbillon, l'utilisation forcenée des moyens de télécommunication. Tant qu'on a la distance,

(8) Voir TOURAINE, 1992.

on sait qu'on s'enlise, on peut donc réagir, remonter, essayer de s'en sortir. Mais dès qu'il n'y a plus la distance, c'est fini. »

« Sur la nature de cette logique, on peut répondre : conscience de soi. Bien sûr, ça ne nous entraîne pas forcément loin, mais... »

« Il faut pouvoir exister en dehors de cette logique utilitaire. Il faut pouvoir être soi-même. »

« Cette logique, c'est la recherche de l'épanouissement de sa personnalité. C'est la recherche de ça : de l'épanouissement de sa personnalité et de tout ce qui pourrait l'épanouir en dehors du contexte professionnel de rentabilité... »

« C'est parce qu'on est aussi ailleurs qu'on ne se laisse pas envahir... Et cet ailleurs, c'est soi ! »

Lorsque nous avons demandé, de façon insistante, qu'est-ce qui était opposé à la première logique, quel était le contenu de cet « ailleurs », de quoi était faite la part de soi qui « résistait » à l'action utilitaire, il nous a d'abord été répondu qu'il « n'y avait pas de réponse à apporter », qu'il n'y avait pas « d'alternative globale », que ce n'était pas un « anti-modèle ». Que l'important, dans cette logique, n'était pas le contenu mais le mouvement de dégagement et de prise de distance. Toutefois (nous développerons ce point plus loin dans l'étude des rapports entre cette logique et la logique d'intégration), des premières indications sont apparues, toujours dans une opposition dialectique avec la première logique.

« C'est l'écoute, l'attention non intéressée. Des formes de communication qu'on n'emploie pas avec le portable où ça va trop vite. »

« C'est un patchwork de petites choses qui sont opposées à la logique rationaliste. »

« Il y a des moments où on est avec des gens autrement que dans un temps intéressé, rentabiliste. Il y a le temps de l'amitié, de rencontre avec les gens... Pour moi, ce n'est pas un temps intéressé ce temps-là. »

« La deuxième logique n'est pas uniquement une réaction face à la rentabilisation, c'est aussi de se dire que l'homme n'est pas

sur terre que pour être rentable, qu'il est là pour autre chose (...). Bien sûr, on est vraiment confronté à ça et la réaction c'est de vouloir mettre un petit peu le frein (...) mais c'est aussi de s'épanouir et d'aider les gens à s'épanouir autour de vous. Et vous, vous vous épanouissez en voyant les autres s'épanouir et, pour ça, on n'a pas besoin de téléphones portables, on n'en a pas besoin... Donc, le fait de mettre un frein, c'est pour s'orienter davantage vers cette voie-là. On n'est pas sur la terre que pour bosser comme des bêtes... »

« C'est une résistance au mal de vivre, donc on va essayer de dire que le bien-vivre se trouve dans des valeurs qui viennent d'ailleurs, mais qui sont déconnectées de tous ces mots : précarité, urgence, rentabilité, etc. C'est le fond de l'être. Le bonheur est dans le pré, c'est ça ! »

Une logique d'intégration : être branché

Cette troisième logique d'action a donné lieu à moins de débats dans les groupes. Sans doute parce qu'elle constitue le préalable même de l'expérience : être branché. Mais surtout parce qu'une des caractéristiques des utilisateurs du téléphone portatif – et singulièrement des premiers d'entre eux – est justement d'être particulièrement bien intégrés. Parfois même un problème de « sur-intégration » apparaît : l'individu se sent trop identifié à son métier, à sa catégorie sociale, à son groupe d'appartenance, à son niveau et, en définitive, au personnage qu'on attend donc qu'il habite.

Cette logique renvoie donc moins, pour le branché, à un classique problème de socialisation, d'identification ou de participation, qu'à un problème de lien, de « reliance » médiatique entre un individu ubiquitaire et ses réseaux d'appartenance. L'expérience du branché est chaque jour davantage faite de relations déterritorialisées, portées par des flux médiatiques quasi immatériels, qui se superposent à l'inscription spatiale du lien social. Le désir du branché – qui est d'activer le bon réseau au bon moment, de pouvoir partager à distance et d'être reconnu malgré l'absence – le

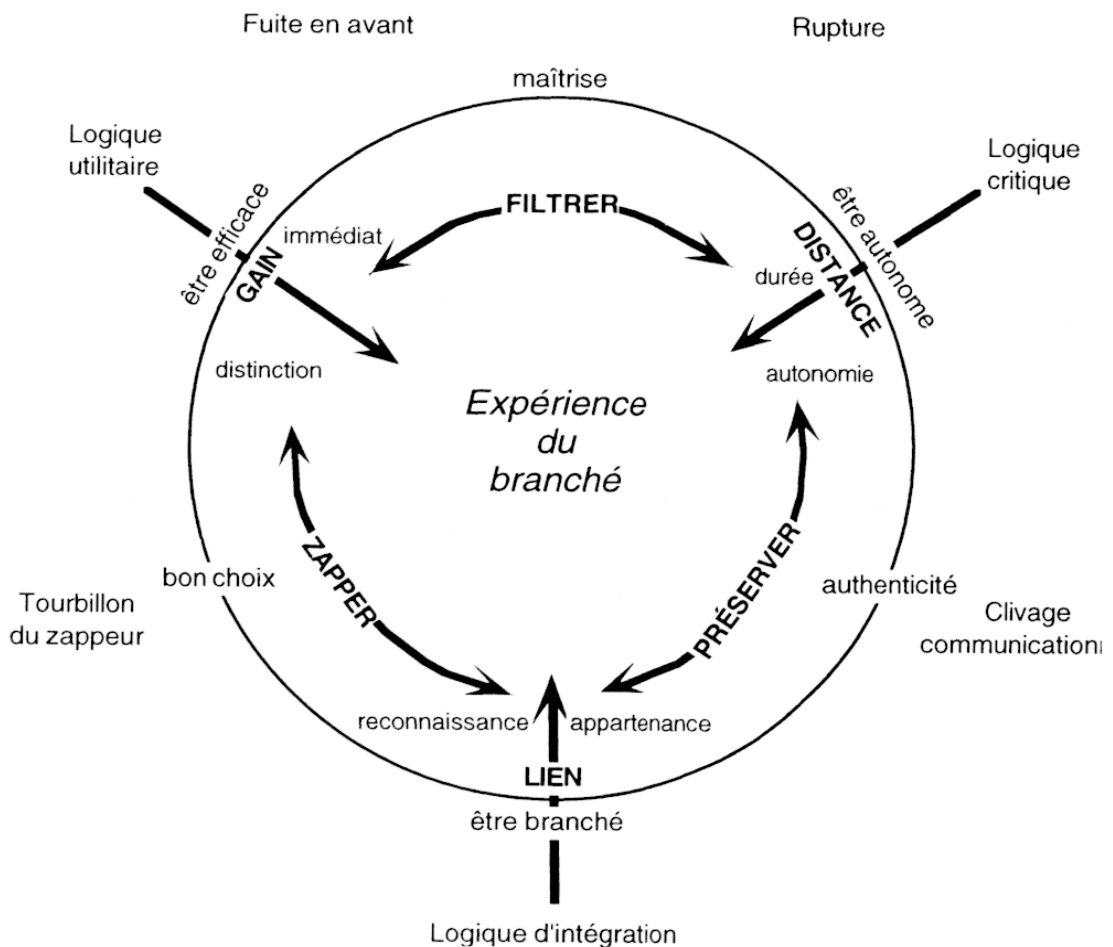
conduit à une logique de connexion afin de maintenir une intégration « élargie ».

« Les réseaux, sans le téléphone, on ne pourrait pas les maintenir. Si, pour se voir, il faut écrire, attendre la réponse, confirmer, etc., on se voit plus. Et maintenant, avec l'accélération, les créneaux qui se libèrent, etc., on est obligé de régler ça au portable. »

« Le portable, ça m'a permis de prendre conscience – parce qu'on faisait déjà ça avec le téléphone [fixe] – que les contacts sont de plus en plus [médiatisés], et que ceux qui sont physiques sont presque toujours, à part les routiniers, organisés par téléphone. »

« Soit vous êtes dedans, soit vous êtes dehors. Mais si vous décidez de vivre à l'allure... [il faut être connecté]. »

Au total, l'expérience du branché peut être représentée par un cercle individuel informé par trois logiques d'action sociales : utilitaire, critique et d'intégration. Les conduites qui s'y développent peuvent être penser comme autant d'agencements, de combinaisons et de compromis pour gérer l'hétérogénéité de ces logiques et les tensions qu'elles suscitent. Modélisées, ces conduites reviennent à zapper, à filtrer et à préserver.



Rapports entre logique d'intégration et logique utilitaire : zapper

En permettant des économies de temps et en donnant l'illusion d'un affranchissement des contraintes spatiales, l'ubiquité médiatique multiplie les opportunités d'appartenance et les éventualités de gain. Le « mythe du bon choix » a alors toute chance de guider la conduite du branché. Ce mythe peut être résumé ainsi : le bon choix est celui qui est fait à partir d'un maximum d'informations sur un sujet donné. Autrement dit : plus le nombre d'informations sera élevé, et plus le choix aura de chances d'être bon. Application : les télécommunications permettant de recueillir un maximum d'informations, les choix s'optimisent à condition évidemment d'adopter la conduite d'agilité télécommunicationnelle adéquate : zapper, c'est-à-dire aller d'une information à l'autre afin d'en évaluer les potentialités. Zapper est donc l'action spécifique du branché dans sa gestion simultanée des logiques utilitaire et d'intégration.

1. Lorsque l'on part de la logique d'intégration pour remonter vers la logique utilitaire, c'est la reconnaissance par le lien qui domine : les télécommunications permettent d'activer ou de maintenir des appartenances à des groupes d'affinités électives. La facilité des appels, en regard des déplacements physiques et des échanges épistolaires, permet de « garder le contact », de « se suivre de loin en loin » ou « d'actualiser son carnet d'adresses ». Informée par la logique utilitaire, cette reconnaissance par le lien va être jouée comme une ressource en vue d'obtenir des gains ou d'améliorer une position relative sur une échelle hiérarchique. L'appartenance médiatique est instrumentalisée, elle est « rentabilisée » selon une vision stratégique des échanges.

« Mon usage du portable est toujours très intéressé en fait, c'est clair. Donc moi, je ne vois que les affaires. Peut-être que plus tard, ce sera vraiment le cadet de mes soucis, mais actuellement, c'est ça. Donc je

n'ai pas de temps à perdre dans le travail. Je gère les rencontres que je fais systématiquement dans les quinze jours qui suivent, pour voir jusqu'où je peux aller et ce que je peux en sortir. »

2. Lorsque l'on part de la logique utilitaire pour redescendre vers la logique d'intégration, c'est d'abord la volonté de gain sous la forme de distinction qui domine. Cette volonté s'inscrit essentiellement, on l'a vu, dans un système de compétition économique. Mais les discussions dans nos groupes ont clairement montré qu'elle répondait aussi à un désir de puissance individuelle (9). L'action consiste ici à saisir toutes les occasions, toutes les opportunités, pour obtenir des bénéfices, souvent d'ordre symbolique. Les appels téléphoniques sont d'abord stratégiques et intéressés. Ce n'est qu'ensuite que les relations qui en découlent peuvent conduire à un sentiment d'appartenance. L'intégration qui en résulte sera toujours vécue sous une forme distinguante, c'est-à-dire comme une appartenance synonyme de gratification.

« La performance conduit presque toujours à une meilleure reconnaissance, et celle-ci vous ouvre, bien évidemment, les portes de certains cercles. Mais c'est un peu mêlé, parce que le fait d'appartenir à certains cercles fait que vous allez avoir les bonnes informations qui vont faire que vous allez être plus performant... »

Tant que les résultats positifs et les situations agréables s'accumulent, ce type de conduite est positivement vécu par l'acteur. Il correspond même assez bien à l'image idéale que certains se font de la société post-moderne. Libre sur un marché libre, le branché se composerait une vie à la carte dont la programmation n'aurait d'autre objet que la satisfaction la plus immédiate de ses désirs ou des fins qu'il se fixerait en fonction d'une approche stratégique de la réalité. Les opportunités et choix se multipliant, la vie deviendrait une sorte de *surfing* jouissif et parfois esthétisant sur des situations qui, à l'image des vagues, seraient à la fois éphémères et constam-

(9) « On a un sentiment de puissance, de liberté » ; « Maîtriser le temps, c'est assez divin... » ; « On contourne la réalité, on joue avec » ; « Il y a une part d'omniscience... ».

ment renouvelées dans une sorte de mouvement perpétuel. En regard des idéologies et utopies collectives de ce siècle, que trop ont cherché à imposer avec les errements que l'on sait, le caractère éphémère et individuel des passions post-modernes serait le meilleur garant des libertés (10). Dans l'un de nos groupes, une des participantes personnifiait assez bien cette position :

« Je le laisse en permanence allumé, je suis constamment branchée. C'est un vrai bonheur, dès que ça sonne, j'adore ça ! »

« Zapper, c'est un plaisir ! C'est un plaisir quoi ! »

Toutefois, si le zapping du branché peut conduire à cette sorte d'intensité jouissive, il peut aussi faire tomber ceux qui le systématisent trop en règle de vie dans ce que nous avons appelé le « tourbillon du zappeur » (11). Habité par la crainte de rater quelque chose d'important, par l'anxiété du temps perdu, par le stress du dernier moment, par le désir jamais totalement assouvi d'être ici et ailleurs en même temps, par l'insatisfaction des choix hâtifs et par la hantise de ne pas pouvoir faire face à l'accumulation continue d'informations, le zappeur court le risque de ne plus s'appartenir, de ne plus être capable de gérer sa vie autrement que sous la forme d'une espèce de réflexe à parer au plus pressé. Dans ce cas, l'information devient bruit et la vitesse précipitation. Le zappeur ne surfe plus : il se fait rouler par une vague d'interpellations qu'il ne domine plus.

Dans la représentation circulaire que nous avons donnée de l'expérience du branché, le zappeur se situe à l'opposé de la logique critique. Il continue toutefois d'appartenir pleinement à cette expérience tant qu'il est capable, ne serait-ce que de façon marginale, d'instaurer une distance critique en regard de sa conduite de zapping. Par contre, lorsqu'il refuse cette distance – ou que, de façon plus certaine, les contraintes du système d'interdépendance, ou les nécessités du système d'intégra-

tion, ne lui permettent plus de prendre ce recul –, il sort du cercle de l'expérience pour tomber dans le tourbillon du zappeur. Ce type de conduite s'enferme alors sur lui-même et a toute chance de contaminer celui qui la porte d'un « mal des télécommunications » inédit : le « syndrome du zappeur », sorte de « nausée médiatique » du branchement continu.

Rapports entre logique utilitaire et logique critique : filtrer

La nécessité de « ne rien rater », de maximaliser les opportunités de gain, d'augmenter son efficacité d'un côté, et, de l'autre, la volonté de « ne pas perdre son âme dans cette course », d'avoir un rapport autre que purement instrumental avec les autres, de préserver une distance synonyme d'autonomie individuelle, se traduit par une attitude de ruse et de compromis visant à conjuguer au mieux l'une de ces exigences avec l'autre. Les conduites en dérivant consistent pour l'essentiel à instaurer des filtres intelligents entre le réseau (la mise en synchronie) et l'acteur (recul réflexif, temps à soi). Il s'agit de garder le contact sans en devenir l'esclave. Ces filtres sont généralement une tierce personne (en particulier le secrétariat sur le lieu de travail et le conjoint ou les enfants au domicile), un système mécanique de mise en différé (boîte vocale du téléphone portable, beeper, répondeur-enregistreur et fax) ou un système de filtre en temps réel (répondeur-enregistreur avec haut-parleur branché).

L'équation qui fait automatiquement correspondre la possession d'un téléphone portable avec un contact médiatique direct et constant est donc fautive. Ou plus exactement, elle n'est vérifiée que dans les cas (en voie de généralisation) d'employés soumis à une hiérarchie et celui de petits artisans ou professionnels indépendants qui ne peuvent se payer le luxe ni d'avoir

(10) Voir par exemple LIPOVETSKY, 1983.

(11) JAURÉGUIBERRY, 1996.

un secrétariat, ni de rater l'appel d'un client (12). Pour tous les autres cas (auxquels nous avons eu principalement affaire), il existe entre le « nomade » et ses interlocuteurs un maillon supplémentaire faisant office de mise en différé ou de filtre.

« Il faut mettre à distance sans refuser, là est toute la difficulté. »

« Filtrer, c'est prendre les moyens d'être dans le coup et d'être informé sans pour cela y passer son temps. »

« C'est vrai que tout mon système de télécommunication signifie, dans mon esprit, que je ne veux rien louper tout en préservant ma tranquillité. »

1. Lorsque l'on part de la logique utilitaire pour aller vers la logique critique, l'autonomie de l'acteur est d'abord pensée comme la distance réflexive nécessaire à toute action stratégique. Elle fait partie, en quelque sorte, de la logique utilitaire elle-même. Elle permet la mise en perspective, la réflexion sur les fins et les moyens.

« On ne peut pas être le nez dans le guidon et anticiper la côte qui se trouve trois lacets plus loin... »

« Il faut pouvoir aménager ces moments-là, où l'on fait le point, où on se dit : " Est-ce que c'est la meilleure façon d'y arriver ? " »

Partant toujours de la logique utilitaire, la prise de distance peut aussi être vécue comme une pure ressource de l'action stratégique. Le dégagement et l'arrêt peuvent parfaitement être programmés dans un souci d'efficacité et de rentabilité : des « parenthèses », des « bulles de repos » sont aménagées, permettant de « souffler un peu », d'éviter de « fondre les plombs », de connaître le *burn out* américain (état de choc dû à une overdose de stress) ou, qui sait... le *karoshi* japonais (mort subite pour cause de surmenage).

« Je pense au terme de repos du guerrier, parce que pour moi, la distance, c'est

le repos du guerrier. Il y a une espèce de phase active et, à certains moments, il faut se reposer, il faut se mettre à côté. C'est surtout comme ça que je vois cette distance. Il y a le temps du guerrier, et ensuite il y a le repos, le temps à soi où, effectivement, ça peut être l'esthétisme, la contemplation ou le temps perdu. Et ce n'est pas uniquement en terme d'hygiène de santé physique [mais aussi mentale]. »

« C'est parce que nous avons un temps qui nous appartient, qui est détaché du temps professionnel, qu'on peut s'investir beaucoup dans le professionnel. Ce n'est pas viable si on n'a pas de plages à soi, si on ne peut pas s'échapper, ce n'est pas viable... »

« Lorsqu'on arrive à un stade où on est saturé, prendre de la distance devient une autodéfense. »

Plus on est près de la logique utilitaire, et plus on a de chance de voir le « repos du guerrier » instrumentalisé selon une vision rentabiliste de la réalité. Mais, pour les personnes qui ont défendu cette position, cette distance permet aussi l'expérience d'une altérité envers la logique utilitaire. Le repos du guerrier ne doit pas être interprété seulement comme un « corollaire hygiénique » mais aussi comme « une distance permettant de vivre autre chose, selon un autre point de vue ». Évidemment, plus cette distance est grande, et plus la critique a de chance d'être forte et productrice de conduites de type non utilitaire ou, en tout cas, ne relevant pas, aux yeux de ceux qui la portent, d'une vision stratégique de l'action.

2. Si l'on va maintenant de la logique critique vers la logique utilitaire, la notion de départ est celle de liberté individuelle et, si l'on reprend le vocabulaire des groupes, de « droit à gérer sa vie comme on l'entend », « d'autonomie », de « temps à soi » et « d'espace personnel ». Ce qui, notons-le, n'est en rien antinomique avec

(12) Ce qui permet de faire l'hypothèse de l'apparition d'une nouvelle inégalité. Si l'on voulait forcer le trait, il faudrait écrire qu'il y a d'un côté ceux qui ont le pouvoir de se déconnecter et donc d'imposer aux autres leur inaccessibilité, et de l'autre ceux qui ne l'ont pas ; d'un côté ceux qui ont le pouvoir d'imposer aux autres une disponibilité d'écoute permanente, et de l'autre ceux qui la subissent ; d'un côté donc le pouvoir de se débrancher et de l'autre le devoir de rester branché. Sur ce thème, voir JAURÉGUIBERRY, 1997b, pp. 55-61.

la logique utilitaire liée au système de compétition (13), mais peut conduire à la critiquer lorsqu'elle prétend ramasser en elle tout le sens de l'action. La revendication d'exister aussi en dehors de cette logique apparaît alors sous la forme d'une résistance.

« Mon point de départ, c'est la résistance. Dans cette résistance, je vais y mettre des choses qui seront de l'ordre de l'héritage, d'autres qui seront de l'ordre de la lucidité par rapport à ce qui m'est imposé, et d'autres encore qui seront de l'ordre du désir de communiquer autrement que par des règles qui sont préétablies par le système. Et, disons que la ruse va organiser la combinaison de tous ces éléments-là. Je pense que chacun d'entre nous fait plus ou moins comme ça. Je ne dis pas que c'est merveilleux. Mais je trouve qu'il y a là un accommodement possible qui, lorsqu'il est suffisamment bien maîtrisé, peut devenir suffisamment puissant pour que la ruse mette en péril l'application du système tel qu'il nous est imposé. »

« Il ne s'agit pas d'être anti-utilitariste, de se placer en dehors : on est tous utilitaristes, on est tous dans la première logique. Mais on n'est pas que ça : intéressés. Il y a des actes, des moments, des relations qui échappent à ça, et il faut les préserver. »

« Si je décroche souvent, c'est parce que je me rends compte que cette partie-là [logique critique] est à la base de l'individu. »

Le résultat de ce dialogue tendu entre critique et participation a été appelé par l'un des membres d'un groupe « petits arrangements avec », terme qui a ensuite été repris par plusieurs participants. Comme le « repos du guerrier », les « petits arrangements avec » illustrent bien la conduite de filtre. Seulement, ces « arrangements » relèvent sans doute d'une critique plus consciente que le « repos du guerrier ».

« Pour moi, une alternative globale, une représentation massive d'un anti-modèle n'est pas pensable. Alors, qu'est-ce qui

reste ? Il reste à se débrouiller avec ça et ce n'est pas mince ! Les petits arrangements, c'est de ne pas être dupe du monde dans lequel on vit, c'est se réserver des temps déconnectés de cette contrainte, c'est organiser des communications interpersonnelles sur une autre base que celle de la technique, ce que l'on a évoqué à plusieurs reprises, et c'est, éventuellement, éduquer nos enfants avec le même souci de vigilance. »

« Le filtre, il ne faut pas le voir que comme quelque chose qui empêche, il faut le voir aussi comme quelque chose qui permet : de vivre à son rythme, de prendre le temps de rester avec ceux qu'on aime, de s'occuper de ses enfants. »

« Basculer sur la boîte vocale, c'est dire : stop, j'existe ! »

Il est toutefois des situations où, bien que la conduite de filtre soit souhaitée, sa concrétisation dans l'expérience du branché sous la forme du « repos du guerrier » ou des « petits arrangements avec » n'est pas possible. Trop dominé par les exigences du système d'interdépendance économique ou statutaire, l'acteur *veut* filtrer mais ne *peut* pas sous peine de perdre son statut ou ses gains (par exemple un petit artisan dans un milieu très compétitif qui l'oblige à rester branché s'il ne veut pas se faire doubler par la concurrence). La fuite en avant technologique peut alors caractériser son action : voyant qu'il se fait posséder par une accélération non maîtrisée, le « branché dépassé » nourrit l'espoir qu'une gestion encore plus rentabiliste de son temps va lui permettre d'échapper au tourbillon du zappeur. Son exaspération communicationnelle se traduit alors souvent par une exacerbation de son désir technique. A l'affût des dernières découvertes, il pense qu'une meilleure couverture du réseau, une plus grande intelligence de transmission, de nouveaux terminaux multifonctions, lui rendront un peu de temps et lui permettront de se retrouver. Un autre mode de sortie de l'expérience du branché est aussi possible par crispation sur la

(13) L'individualisme méthodologique conçoit au contraire la liberté individuelle et l'autonomie des conduites comme un préalable à l'action stratégique.

volonté de « ne pas se faire avoir », « ne pas se faire envahir » : la tension est telle qu'elle conduit à la rupture. Ce qui apparaît comme la cause du mal est alors supprimé : les outils de télécommunication sont rendus (ou détruits : à Strasbourg, nous avons interviewé une personne qui avait littéralement fracassé son téléphone portatif contre un mur et ne l'avait jamais remplacé...) (14).

Rapports entre logique critique et logique d'intégration : préserver

Se situant, dans le cercle de l'expérience, à l'opposé de la logique utilitaire, les conduites se déployant entre la logique critique et la logique d'intégration visent toutes à préserver l'authenticité du branché. Pour ce dernier, il est malaisé d'en parler car c'est la part de lui-même qui, à ses yeux, doit échapper à toute définition d'objectivation *a priori*. Ces conduites sont plutôt réactives face à ce qui empêche cette authenticité d'exister à travers l'expérience du branché. Sont tour à tour dénoncés : l'instrumentalisation de la communication, le rapport utilitaire aux autres à travers des appels brefs et intéressés, l'approche étroitement statutaire des interlocuteurs, et la planification purement fonctionnelle de la vie. Ce qui est recherché, c'est la préservation d'une « qualité humaine » dans les échanges médiatisés.

1. Si l'on part de la logique critique pour descendre vers la logique d'intégration, c'est d'abord à travers l'insatisfaction produite par la conduite de filtre que l'appel à l'authenticité se donne à voir. Le filtre est dénoncé comme étant trop « calculateur », parfois même « cynique ». « Contraint » à filtrer par la logique utili-

taire, le branché a parfois l'impression de se couper de son authenticité, de sa « spontanéité » et de son « ouverture » aux autres.

« Bien que je sois le premier à filtrer, je me demande si, après tout, on ne perd pas de plus en plus l'instinct de relation, avec les risques que cela comporte. Rencontrer l'autre, c'est un risque. Et bien au téléphone aussi. En filtrant, j'ai peur qu'on se ferme de plus en plus. C'est vrai qu'il y a un risque... D'un autre côté, c'est vrai aussi qu'il y a des moments où je me dis que j'en ai ras le bol du téléphone et je n'ai pas envie d'être appelé à ce moment-là. Mais j'ai envie de dire qu'en faisant ça, on court un risque. »

« Je trouve que le problème du filtrage est à la fois un problème insupportable, d'un point de vue civique, et indispensable. On évoquait tout à l'heure toutes les méthodes de filtre. Mais c'est une vraie question, cette espèce de compromis entre le fait d'être disponible et de vouloir se protéger. »

« On *schedule* tout son environnement personnel. Chacun a ses numéros de correspondants, chacun compose le sien et il n'y a pas d'interférences entre, jusqu'au point où l'on finira pas s'autodéranger pour ne pas être seul... »

« Filtrer, c'est finalement une attitude assez cynique : “ Toi, je t'écoute, je veux bien... Toi, non, tais-toi ! Et toi, tu n'as même pas le droit de laisser un message sur mon répondeur. ” Bien sûr, on ne peut pas passer notre temps à écouter les autres, mais c'est assez cynique (15). »

De la même façon, la planification du temps et sa rentabilisation dans les relations professionnelles – en particulier à travers son dédoublement médiatique – sont dénoncées en ce qu'elles déteignent

(14) Il faut distinguer la rupture du décrochage. La rupture consiste à vouloir dépasser la tension du branché en supprimant ce qui semble en être la cause : en la matière le téléphone portatif. Il y a donc bien sortie de l'expérience du branché : la coupure est définitive. Le décrochage, lui, est une coupure éphémère, rarement totale (la boîte vocale reste branchée).

(15) L'inverse existe aussi... Ainsi, l'un des participants les plus branchés (un GSM Itinéris, un GSM SFR et un Radiocom 2000 « en parallèle pour être sûr de ne rien rater ») explique (en partie...) son branchement permanent par le fait qu'il veut « rester ouvert aux autres » : « Peut-être que je suis trop branché, justement parce que j'ai décidé de ne pas être trop utilitaire. Sinon, j'aurais été beaucoup plus cartésien, j'aurais filtré, j'aurais laissé le téléphone sonner, j'aurais mis le répondeur plus souvent, etc. Donc, j'aurais été beaucoup plus strict. C'est parce que je suis là [authenticité], qu'effectivement, je suis trop branché. »

sur les relations amicales et « gratuites ».

« Il y a un moment où il faut savoir dire stop. Quand on s'aperçoit qu'on gère ses relations amicales comme ses relations de travail, avec l'idée de : " Là, j'ai un créneau, je vais joindre Untel ", ou de : " Celui-là, je le fais sauter, je mets Truc à la place... " On se perd un peu là-dedans, on perd une part de nous-mêmes, pas calculatrice. »

« Est-ce que les comportements de rentabilisation induits par le travail et par l'outil débordent à la maison ? C'est vrai qu'on ne veut pas le dire mais... Mais quand on se regarde fonctionner... on a des surprises. Mes parents sont très choqués quand ils viennent chez moi et qu'ils voient que, systématiquement, le répondeur se déclenche et que je filtre : c'est quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Ce sont des comportements qu'on a au travail. La secrétaire vous dit : " J'ai M. Machin au téléphone, vous le prenez ou pas ? " et vous triez... Et on fait exactement la même chose à la maison... »

Plus généralement encore, l'expérience du branché peut renvoyer à un sentiment de perte, parfois indicible.

« Ce n'est pas le portable en lui-même qui induit ça, mais notre façon de s'en servir. En rationalisant nos occupations comme ça, notre vie perd quelque chose de précieux. »

« Je vais vous dire un truc bizarre : quand je suis sortie de la réunion, il y a quinze jours, je me suis dit : je vais leur envoyer un fax... J'ai eu envie de dessiner la représentation de la mort : un squelette avec une faux dans une main et un portable dans l'autre... Je n'arrive pas à expliquer pourquoi... mais c'est quelque chose que j'ai eu envie de faire à ce moment-là. »

2. Lorsque l'on part de la logique d'intégration pour remonter vers la logique critique, le point de départ n'est pas le lien comme reconnaissance statutaire se donnant à voir médiatiquement sur un réseau ou comme appartenance distinguante (comme lorsqu'on va, de l'autre côté, vers la logique utilitaire). Le lien est au contraire vécu comme une espèce de conformisme médiatique à un rôle qui,

précisément, lie trop étroitement la personne. Le sentiment de ne pas être reconnu dans sa complexité et dans sa richesse prévaut, tout comme la sensation d'être « utilisé » par le réseau comme simple ressource. En quelque sorte, l'individu a ici la conscience malheureuse d'être réduit à n'être que l'objet du filtre des autres. Ce qui est positivement vécu par le branché quand il adopte un point de vue utilitaire est ici négativement interprété : par exemple la « légèreté des appels », la possibilité de mentir plus facilement ou de jouer sur d'ubiquité médiatique.

« Il y a quand même des appels désintéressés, qui n'ont rien à voir avec l'intérêt, l'efficacité, qui n'ont pas de but, ni rien. C'est le côté désintéressé du téléphone, c'est comme quand on va voir les gens, on n'a pas forcément une raison ou quelque chose à leur demander. Si je dois en arriver à ne m'en servir que de façon intéressée, je le jette à la poubelle de suite, c'est clair ! Oui, si j'en arrive à faire que ça avec, je le mets à la poubelle de suite ! Heureusement que ce n'est pas que ça. Il y a suffisamment d'appels intéressés, obligés, impératifs, etc. »

« On est tous à la bourre, on se sert du truc pour gagner du temps pour être mieux par ailleurs [vie privée non médiatisée], mais en fait, on passe la majeure partie du temps à ça... »

« Avec ce souci de rentabilisation, j'ai l'impression qu'on devient infirme au niveau de la communication. »

« Il faut bien se rendre compte qu'on passe de plus en plus de temps au téléphone, et qu'on remplace aussi de plus en plus des rencontres physiques par des coups de fil (...). Et si l'on fait le compte, on s'aperçoit que la presque totalité de ces appels sont intéressés ou utiles, enfin, pas " gratuits ", pas pour rencontrer l'autre, pas pour l'écouter, mais pour des trucs concrets. »

Plus on s'approche de la logique critique, et plus ce qui « se perd » dans les télécommunications de type utilitaire est positivement exprimé. On y retrouve le « contenu » de ce que certains ne voulaient pas trop directement associer à la prise de distance

critique : « l'écoute », « le don », « les relations désintéressées », « l'amour », « l'amitié » et, en définitive, ce que deux participants nommeront « la vraie communication »...

« L'existence est ailleurs... C'est un peu pour résumer ce que je voulais dire. La vraie existence serait dans un ailleurs. C'est : Et la tendresse, bordel, dans tout ça ! L'existence est ailleurs que dans la sphère de la rentabilité. »

« Les appels, avec le portable, c'est toujours pressé et rentable. On s'en sert surtout pour aller vite, on l'a tous dit. Alors, là-dedans, il n'y a pas vraiment d'écoute, ou c'est très rare. Même avec les amis, c'est pour prendre des rendez-vous, des rendez-vous où, justement, on pourra les écouter, prendre du temps. Mais au téléphone, surtout portable, ça va trop vite, on n'écoute pas. »

« Si l'on veut échapper à cette spécialisation, il faut pouvoir concevoir les appels de façon différente. Mais c'est contradictoire avec ce qu'on a dit sur la rentabilité. »

« On ne sait plus écouter, et au téléphone encore moins. Sur le portable, c'est presque plus possible : il faut aller à l'essentiel, pas le temps de se perdre en détails... »

Face à cette difficulté, la tentation est grande de cliver les communications. D'un côté les communications « rentables », intéressées et stratégiques, et de l'autre les communications « gratuites », intersubjectives et conviviales. D'un côté, la communication « utile » et de l'autre, la « vraie communication ». Spontanément, la télécommunication nomade est associée à la première, dans sa capacité même à organiser la seconde qui, elle, se fait en face à face. On sort alors du cercle de l'expérience : la tension entre les deux logiques est rompue en faveur d'une spécialisation utilitaire des télécommunications.

Conclusion

L'image qui fait du branché un homme pressé, se jouant de l'espace pour mieux

tutoyer le temps, n'est pas fausse. Elle correspond bien à une réalité de l'expérience du branché. Mais ce n'est qu'un cliché, toujours le même, dans lequel l'élan semble suffire à expliquer la course. Nous avons pris le temps d'écouter le branché dans l'arrêt. Nous lui avons demandé de nous parler de ce qui se cachait derrière ce cliché. Nous avons pour cela créé un lieu de témoignages et de réflexion méthodologiquement contrôlé, l'intervention sociologiquement contrôlée. Et nous y avons appris que l'expérience du branché était complexe. Que, loin de se réduire à un seul type de conduite utilitaire, l'usage du téléphone portable renvoyait aussi à d'autres types de comportements.

Partant de la singularité individuelle de ces comportements, nous sommes peu à peu parvenus à les rapporter à trois grandes logiques d'action sociale : une logique d'intégration et de reconnaissance dans un système d'appartenance réticulaire et technologique ; une logique utilitaire, de gain et de puissance dans un système de concurrence et de compétition ; et une logique de prise de distance et d'autonomie dans un système de subjectivation. Rapportée à ces logiques, l'expérience du branché apparaît comme un constant effort d'imagination visant à mettre en cohérence des aspirations de nature hétérogène. Le branché gère cette hétérogénéité par des conduites d'ajustement : zapper, qui est un appel à la fluidité, à l'immédiateté et à l'ubiquité ; filtrer, qui s'apparente à une prise de recul rusée ; et préserver qui vise avant tout à défendre une authenticité. Toutefois, les tensions entre ces logiques et le poids des déterminants sociaux sont parfois tels que le branché n'est plus en mesure d'assurer cette mise en cohérence : il sort alors de l'expérience pour tomber dans le tourbillon du zappeur, pour s'engager dans une fuite en avant technique ou s'enfermer dans un refus, ou encore pour ne plus vivre ses communications que sous la forme d'un clivage utilitaire/affectif.

RÉFÉRENCES

DUBET F. (1994), *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil.

JAUROGUIBERRY F. (1989), « Un goût d'ubiquité. Usages sociaux du visio-
phone », IRSAM-CNRS.

– (1994), « Une expérience d'ubiquité
médiatique. Usages du Bi-Bop à Paris et à
Strasbourg », CNET-CNRS.

– (1996), « De l'usage des téléphones
portatifs comme expérience du dédouble-
ment et de l'accélération du temps », in
Technologies de l'information en Société,
volume 8, n° 2, Paris, Dunod.

– (1997a), « La méthode d'intervention
sociologique appliquée à l'étude des
usages », in Actes du colloque *Penser les
usages*, Arcachon, ADERA/France Tele-
com.

– (1997b), « Proximité médiatique et
prise de distance », CNET-CNRS.

LIPOVETSKY G. (1983), *L'ère du
vide*, Paris, Gallimard.

TOURAINÉ A. (1992), *Critique de la
modernité*, Paris, Fayard.

